

Ferron en ses commencements

Jacques Ferron, *Textes épars (1935-1959)*, édition préparée par Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Marcel Olscamp, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques Ferron, 6 », 232 p.

Francine Bordeleau

Number 180, September–October 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (2001). Ferron en ses commencements / Jacques Ferron, *Textes épars (1935-1959)*, édition préparée par Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Marcel Olscamp, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques Ferron, 6 », 232 p. *Spirale*, (180), 45–45.

FERRON EN SES COMMENCEMENTS

TEXTES ÉPARS (1935-1959) de Jacques Ferron

édition préparée par Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Marcel Olscamp, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques Ferron, 6 », 232 p.

NÉ EN 1921, Jacques Ferron pourrait être encore de ce monde. Et ainsi avoir survécu à Pierre Elliott Trudeau, qui était de deux ans son aîné. Il s'avère que le docteur Ferron tenait notre ancien premier ministre dans la plus grande détestation, ce qu'attestent quelque deux cents textes truffés de phrases et de surnoms féroces. L'auteur des *Contes du pays incertain*, grand déboulonneur (si on me permet le néologisme) d'élites, aurait sans doute apporté de jolives notes discordantes au panegyrique qui suivit la mort du John F. Kennedy canadien...

Il n'est pas si excessif d'accorder à Ferron, l'antisémitisme en moins, une certaine parenté avec Céline. Les deux hommes furent en effet des médecins-écrivains engagés, en phase avec leur époque, qui posèrent sur le monde un regard décapant, et qui se ressemblent, encore, jusque dans leur parcours inversé : Ferron, petit-bourgeois bien né, dut aller pratiquer en Gaspésie pour se trouver une conscience sociale; Céline, d'origine modeste, termina tant bien que mal ses études de médecine, exerça lui aussi en milieu populaire mais se révéla, sur le plan idéologique, pour le moins ambigu. Mais Ferron lui-même ne fut pas sans ambiguïtés. Grand écrivain certes, il s'avère, au fil de l'œuvre, rompu à plusieurs genres et styles. C'est ainsi que juste avant *L'amélanchier*, émouvant récit de l'enfance retrouvée, l'écrivain publie, en 1969, *Le ciel de Québec*, où il se révèle ironiste et parodiste de premier ordre en mettant à mal la petite-bourgeoisie nationale, la société bien-pensante de la capitale et l'aristocratie cléricale. Ferron aimait également polémiquer, comme en témoignent ses lettres aux journaux qu'il écrivit d'abondance et qui ont été regroupées en 1985 (chez VLB éditeur) dans un recueil de plus de cinq cents pages! De même que Céline, de fait, le fondateur du Parti Rhinocéros ne dédaignait pas en débattre et en découdre, parler de tous et utiliser toutes les tribunes.

Les *Textes épars* que réunissent aujourd'hui Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Marcel Olscamp, et qui composent le sixième ouvrage des « Cahiers Jacques-Ferron », montrent que l'homme avait pris l'habitude de fréquenter lesdites tribunes dès son jeune âge. Le premier texte qu'on lui connaît, intitulé « Poésie en herbe. Mon herbier », fut en effet publié en 1935 dans le *Brébeuf*. Il a quatorze ans, donc, et est

élève de Syntaxe au collège Jean-de-Brébeuf, où il croise Pierre Trudeau. « *Un herbier, c'est comme le journal de notre vie. Et un journal que seul peut consulter le botaniste. C'est que toutes les feuilles, toutes les fleurs de son herbier ont été les témoins très intimes d'une heure ou l'autre de sa vie* », écrit-il alors. « *La plante comme réceptacle de la mémoire, n'est-ce pas ce qui sera plus tard au centre de textes majeurs [...]?* » note Jean-Pierre Boucher en préface.

Des 108 textes retenus ici, 30 viennent de la période étudiante qui s'étend, dans ce livre, jusqu'en 1944. Ferron, qui fait sa médecine à l'Université Laval, ne ménage déjà pas ses critiques à l'égard de la profession. « *Les médecins, n'ayant pas compris les nécessités morbides de l'esprit, le compromettent gravement en permettant à l'homme d'avoir une bonne santé. Grâce à eux, la vie est simple et facile, sotte et paisible* », pourra-t-on lire dans *Le Carabin*. Parce que, d'ajouter celui qui plus tard exercera dans les milieux populaires : « *Un homme a donné tout ce qu'il avait d'original avant [quarante ans]; il ne continue à vivre que pour se répéter et pour embêter les plus jeunes.* » Cela ne l'empêchera pas d'affirmer en 1952, comme le rappelle Jean-Pierre Boucher, qu'il « *n'existe pas d'écrivains de moins de quarante ans* ».

La phrase aura sans doute facilité la tâche aux trois éditeurs : ce premier tome des *Textes épars*, qui se clôt sur l'année 1959, sera celui des commencements. Les commencements, Marcel Olscamp les avait déjà explorés dans *Le fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949* (Fides, 1997), un essai biographique qui entendait retracer la « *genèse intellectuelle d'un écrivain* ». (*Spirale* n° 161, juillet-août 1998). Il ressort notamment de l'ouvrage d'Olscamp qu'au départ, Ferron voyait dans la carrière médicale une manière de pis-aller susceptible de lui assurer l'indépendance financière en attendant les lauriers que lui apporterait la littérature. Cela explique peut-être les diatribes qu'adresse l'étudiant à ses futurs confrères.

Il reste que Ferron affichera, dans la diatribe, une certaine constance. Après avoir été diagnostiqué tuberculeux en 1949, il écrit des « *Souvenirs de sanatorium* » dont nous avons ici quelques exemples. « *Avant d'entrer au sanatorium, je commençais à douter de la valeur de la phtisiologie. "C'est une science précise, me dis-je, pourvu que l'on considère la tête du phtisiologue d'abord, la lésion pulmonaire ensuite, l'état des hôpitaux enfin."* » Bref, une foule de

médecins à la Molière, sots la plupart du temps, vaguement surréalistes, défilent le long du livre. Compte tenu des nouvelles qui proviennent du système de santé avec une belle régularité, on éprouve un plaisir quelque peu sadomasochiste à lire aujourd'hui ces textes de Ferron.

Ces « *Souvenirs de sanatorium* » furent publiés dans *L'information médicale et paramédicale*, périodique auquel Ferron collaborera longtemps. Si le futur écrivain y traite de la pratique médicale en humaniste, et dénonce par exemple la morale obscurantiste à laquelle ses condisciples se soumettent trop souvent, il y signe également une chronique « *Historiettes* », qui se décline en de brèves fictions savoureuses, et s'y transforme en critique théâtrale de 1951 à 1954. Les dix-neuf textes critiques repris ici nous montrent un Ferron généralement pertinent, assez lapidaire, et habile à sceller en quelques paragraphes incisifs le cas d'*Aurore*, l'enfant martyr, de *Tit-Coq* ou de *Zone* — trois pièces qui « *ont jailli de la même veine pathétique* ». Mais l'homme pratique surtout un intéressant mélange et plus souvent qu'autrement, les « *chroniques dramatiques* » sont prétexte au commentaire social, ce qui n'est pas plus mal.

La publication de ces *Textes épars* s'inscrit dans le cadre d'un projet interuniversitaire de recherche (subventionné par le CRSRH) consacré à l'édition des œuvres de Ferron. L'appareillage critique, voire savant, se fait cependant discret. Des notes brèves et judicieuses remettent en contexte les articles présentés et leur redonnent leur portée historique : là s'arrête, à toutes fins utiles, l'intervention des éditeurs. Ces derniers nous informent qu'entre 1935 et 1959, la période que couvre le présent volume, Ferron a publié quelque cent soixante-quinze textes en tout genre dans divers périodiques. S'il va sans dire que les sujets sont des plus variés, des constantes se dégagent cependant, qui ont trait à la liberté de penser, à la vigueur de l'esprit critique, à l'ironie et au ludisme de l'écriture. Ces *Textes épars* nous permettent en somme d'assister, pour reprendre en partie le sous-titre dont Marcel Olscamp a coiffé son *Fils du notaire*, à la genèse d'un écrivain. D'un écrivain majeur, soulignons-le, qui méritait bien, oui, que lui soit consacré un projet d'envergure comme celui des « Cahiers ».

FRANCINE BORDELEAU